

tons valent mieux. Si un de ses camarades de la presse avait été appelé à discuter les considérations de l'art royal, voici comment il s'y serait pris :

« Voulez-vous donner à M. Gustave Frédrick un témoignage de votre bienveillance — c'est la formule — voulant récompenser vingt-cinq ans de feuilleton, et notamment féliciter l'écrivain d'avoir exercé sur lui-même la critique parfois sévère mais toujours loyale qu'il applique à ses justiciables, nous avons arrêté et arrêtons, etc... »

Cet exposé des motifs eût constaté un fait exact. Ceux qui sont assez naïfs pour se rappeler les débuts de notre ami Frédrick n'ont pas oublié le maniérisme intéressé, curieux, mais souvent agaçant qui a longtemps caractérisé ses écrits. Il cherchait alors l'épithète péroratoire et la suaire minutieuse, et la sainte baroque de la banalité imprimait à sa plume des treillisements qui faisaient la joie des pasteurs. Le pastiche Frédrick était une des distractions de la presse, une des ressources de la correspondance aux abonnés. Mais un beau jour le pastiche dévota la railleurie en démontant son outil, et en substituant à la phraseologie sottile et précieuse, qui lui avait d'ailleurs rendu le service d'assouplir son talent, une langue plus simple, plus claire et plus forte, — une langue qui, peut-être, a encore ses tics, mais sans tics essayez donc d'être qu'équ'un. On pourrait le décrire rien que pour cela.

La rosette de M. Massari est moins généralement ratifiée. Nous avons aussi nos Africains, et c'est à peine si l'on se doute de leur existence. Ils ont pourtant risqué leur peau en des aventures au moins aussi périlleuses que celles de l'explorateur italien. Il en est même dont la peau a très proprement crevé. Qu'allaient-ils faire dans cette galère? Quant aux survivants, qu'ils s'en aillent raconter leurs exploits à la tribune de quelque société de géographie hors frontière. Il y a quelques jours, M. Alfred Claysenaar, le peintre des grandes compositions décoratives qui ornent la salle académique de l'Université de Gand, conviait les commissaires à une exposition de ses œuvres les plus récentes, organisées dans son atelier. Nous avons vu là quelques portraits, des études espagnoles et des esquisses marocaines.

Je ne suis pas absolument sûr du portrait de M. Frère-Orban. Certes il est ressemblant, mais non pas de la ressemblance que commandait au peintre le Crédit communal auquel cette toile est destinée. Quand l'éminent homme d'Etat foudroya cet établissement financier, il n'avait pas, je pense, cette attitude de Casimir Périer intraitable, repoussant l'assaut d'une opposition violente, ou disant au lieutenant-général Friaumont : « Vous ne rentrerez pas de si tôt en activité. » Je me le figure plus placide, non pas debout, les bras croisés pour la résistance et le défilé, mais assis et surtout rassis, le front moins crépant, éclairé seulement des heures serennes qui émanent d'une méditation économique, la plume à la main, prêt à signer une création qui lui fait honneur, assurément, mais qui n'a suscité aucune agitation. Et puis sa redingote bleue n'est pas adossée. Un homme de cette valeur n'a pas le droit de porter une redingote aussi prosaïque. Noyez-la dans l'ortie ou tachez de n'y intéresser.

Le portrait de M. de Tornaco est inachevé, mais il promet.

Ce qui est charmant, c'est le portrait des demoiselles F. J. On ne juge pas bien réellement du coloris qui est encore dans la toile, mais le groupement des deux fillettes est d'une grâce ingénieuse, et leurs jeunes physionomies naïvement mutines sont rendues avec esprit. Le peintre est de la vraie race des portraitistes, de celle qui destine le dedans du modèle, non content d'en décrire les dehors.

À l'Espagne de M. Claysenaar on préfère d'instinct son Maroc, préférence assez difficile à justifier par ce que nous connaît si le Maroc ni l'Espagne. S'il fut en croire M. Claysenaar, l'Espagne vraie n'a rien de commun avec cette contrée enchantée que Léon Jouet a mise en musique :

Pays où Dieu voudrait vivre  
S'il n'avait son Paradis.

C'est une terre essentiellement loquace et misérable, où le pittoresque du costume populaire, qui a défrayé la mise en scène de tant d'opéras-comiques bien avant le *Troisième* et depuis jusqu'à *Corcos*, s'éclaire en une chère naïveté que refusent les sinistres ambulances du peintre russe Vereschaguine. Ne suez pas. Le peintre a vu, observé, noté; il est fidèle et véridique. Je ne dis pas le contraire. Mais il faut se faire à cette vérité nouvelle. Et nous n'y sommes pas faits. Le couplet de Lambert Thibaut résonne encore à notre oreille :

Cod se passait à Séville,  
En fait fut cent cinquante six,  
Dans l'Andalousie et Gêze ville  
Des marquis aux noirs torcils.

M. Claysenaar revient de Séville, mais il n'y a pas rencontré la moindre marchesa d'Améguis; rien que des mendicants à la figure hive, aux traits tirés, un teint terne, au ventre creux, dont la misère affamée ne se laisse distraire ni par les splendeurs d'un ciel chaud, ni par les pizzicati de leurs guitares. Le poulieux de Marillo n'est pas moins sale, mais il a plus de séductibilité dans sa crasse. Cette gent famélique et triste n'est pas faite pour nous donner envie d'entreprendre le voyage. Notre mendicité nationale réserve des séductions équivalentes à qui prendra la peine de l'étudier.

Le Maroc de M. Claysenaar est plus reconnaissable. Il est vrai que les aquarelles qu'il a rapportées de l'Atlas sont exécutées avec une verve on ne peut plus égayante. Cela est touché, du premier coup, c'est un pinceau sûr et vif, qui s'amuse visuellement, et parlant nous amuse d'autant mieux.

Somme toute, cette exposition a obtenu une légitime succès; et puisque nous sommes à l'époque des vœux de nouvel an, il ne nous reste plus qu'à souhaiter que de tout cet ensemble de croquis, de notes et d'impressions, il se dégage bientôt quelque œuvre décisive, où se manifesterait avec éclat le talent de composition et l'intuition du caractère dont l'artiste a déjà donné de sérieux témoignages.

Heureux les peintres; moins favorisés les sculpteurs. L'improvisation leur est interdite, et c'est pour eux surtout qu'a été écrit le proverbe :

Le temps n'espère pas ce qui est fait sans lui.

M. Paul De Vigne est en train d'achever le groupe monumental qui lui a été commandé par l'Etat pour la façade du palais des Beaux-Arts, et, cette tâche accomplie, le monument de Breydel et De Cosinck lui prendra sans doute quelques années. Difficile de concilier avec des travaux d'aussi longue haleine les distractions lucratives de la commande particulière. Mais bah! qu'importe un lustre de plus ou de moins. Que le monument, lentement édifié, se dresse enfin, colosse de pierre ou de bronze, sur son piédestal granitique, que la foule acclame l'artiste, et voilà un homme heureux.

L'atelier de M. Paul De Vigne est une des curiosités de Bruxelles, une curiosité qui n'est pas à la portée de tout le monde, car les sculpteurs n'aiment pas qu'on les dérange. Assis d'avant nous refusait à y pénétrer qu'il y avait d'un comptant dans sa poche, de ses rivaux et amis, le sculpteur Thomas Vinçotte. Nous étions en force, toute une bande décidée à enfoncer les portes; il y avait des dames. On a beau être ours, on a beau être sculpteur, impossible de résister.

Dans un immense hall, resté d'un théâtre abandonné, où se promènent les plâtres de diverses compositions de l'artiste, la maquette du monument de Bruges fait face au groupe du Palais des Beaux-Arts. Celui-ci est presque terminé, et déjà la terre donne l'idée du bronze. Le couronnement du Génie, tel est le sujet; dangereuse allégorie, dont M. Paul De Vigne a évité les écueils avec une poétique adresse. Son Génie, au lieu de discours d'un académicien, n'a pour tout rien d'académique. Ce n'est pas le génie tapageur et avide de réclames qui fait son trou en jouant des coudes et en éclaboussant ses contemporains; ce n'est pas davantage le poète lauréat qui se drapait dans sa suffisance et encaissait régulièrement les subsides officiels, laissant ses volumes pourrir dans la boutique du libraire qui n'ose pas même les vendre au poids du papier; c'est un héros éphémère qui prend son vol, sûr de lui-même et de son avenir, conscient de sa personnalité, nullement inquiet du suffrage populaire. La Gloire, qui s'appête à le couronner, une Gloire classique, costume de la Véronique de Milo, arrive trop tard; il est déjà en route pour la postérité; et la renommée qui sonne la trompette en son honneur s'efface pour le laisser passer. La couronne qu'on lui décerne n'habite pas à la hauteur de son front; elle tombe à ses pieds, dominée sans dédaigner. Ou je me trompe fort, ou le sculpteur a voulu exprimer cette double idée que le génie trouve sa récompense en lui-même et que la publicité n'est que la servante du talent. Les formes de ces trois figures harmonieusement équilibrées sont d'une noblesse élégante sans emphase ni maniérisme d'une grâce sévère et choisie. Elles cadrent à merveille avec les lignes grecques de l'édicule de M. Balat.

Du monument de Breydel et De Cosinck, destiné à la ville de Bruges, nous ne dirons rien, l'œuvre n'étant encore qu'esquissée; rien si ce n'est qu'il faut une singulière variété d'aptitudes pour se consacrer à cette conception moyen âge, après avoir couronné le Génie en modernisant les traditions de l'antiquité et de la Renaissance.

La Belgique, autrefois vouée à la contrefaçon, est devenue la terre d'élection de l'imitation. Depuis que nous avons en l'insigne bonheur de lancer le *Fils de M<sup>me</sup> Angeot* et surtout *Hérodiade*, c'est à qui, parmi les

maîtres étrangers, suivra l'exemple de MM. Charles Lecocq et Jules Massenet. *L'Aïeul*, de M. Paul Delais, et *Le Prémontif* de M. Alfred Hennequin, sont d'abord, et Sigurd est attendu pour demain. *Le Prémontif* continue à ravir le public des Galeries Saint-Hubert, d'autant plus que l'auteur a corré son affiche en y ajoutant un « oiseau bleu », œuvre de son héritier présumé, à demi caché sous le pseudonyme transparent de M. Maurice Debrus. *L'Aïeul* est parti pour Saint-Petersbourg, mais il nous reviendra bientôt, espérons-le, car nous avons eu à peine le temps de nous initier à l'imprévu de ce drame écrit exprès pour fournir à M. Coquelin, merveilleux comique, l'occasion de faire précéder tout ce qui ne concerne pas son état. En attendant, viennent Sigurd et Brunehild, Gamber et son féal Hugon, Hilda et Uta, sa sorcière; nous voilà prêts à leur faire fête.

Un bruit étrange s'est répandu dans Bruxelles. Des personnes qui se flattent d'être bien informées, assurent que Sigurd sera prodigieusement ennuyeux. Nous avons même entendu cet horrible à peu près : « Je ne salue que ce qui ne sera pas drôle ». En vérité! Mais qu'en savez-vous, dites-moi! Vous êtes-vous familiarisé au milieu des coupures des assistants incogitos à quelques répétitions générales? Non, avouez-le, vous ne connaissez pas une note de la partition, et si l'idée que vous puissiez être avec M. Ernest Reyer, il est certain qu'il ne vous en a pas résolu grand chose. Il a pour cela ses raisons. D'abord une certaine pauvreté d'artiste qui ne se surcra pas de se produire en petit comité. Et puis, au piano, l'auteur de *le Sata* est presque aussi maladroit que Bériot lui-même. M. Massenet y allait d'autre sorte. Bien avant la première d'*Hérodiade*, tout Bruxelles s'écroulait en chef-d'œuvre. Les salons et les cercles étaient conquis par l'affabilité insinuante du séduisant artiste, autant que par son talent de pianiste et de chanteur habile à faire valoir les grâces de sa musique. La salle était gagnée avant que les chandeliers fussent allumés. M. Reyer n'est pas un allemand. Plus misanthrope, il ne se montre guère et se fait encore moins entendre. Son œuvre parlera pour lui, et il ne compte que sur elle. Il n'a peut-être pas tort. Ces préjugés, qui s'établissent on ne sait trop comment, sont parfois moins nuisibles qu'on ne croit. Que l'œuvre ait une vraie valeur, et la réaction sera d'autant plus favorable que les appréhensions du public auront été plus inquiètes. Pour notre part, nous avons confiance. Sigurd sera le revanche d'*Erneste*. Il est impossible qu'un musicien aux aspirations élevées, poétiques, comme M. Ernest Reyer, soit resté au-dessous de son idéal dans une œuvre qu'il caresse avec passion depuis de longues années et qui est en quelque sorte le résumé de sa vie d'artiste. Courage donc, Sigurd, fils de Sigmond. Réveille sans trembler la Walkure endormie.

Et ne craignez pas qu'elle regrette  
Dans les bras le palais des arts.

Mais, après tout cet infélicité internationale, serons-nous taxés de protectionnisme artistique et littéraire si nous faisons des vœux pour que le couronnement du génie, ou seulement du talent, ne soit pas en Belgique le monopole des étrangers? Il ne s'agit que de trouver le génie ou le talent... Mais, hélas! Il y a anguille sous roche. Il se prépare quelque chose. Nous en parlerons une autre fois, quand l'indiscrétion nous sera permise.

CH. TARDIEU.

## LES MÉSADVENTURES D'UN PARCHENIN

SUITE DE L'UN VIVAGE DANS LE NORD.

Vous me demandez, mon cher ami, un article pour le nouveau journal que vous lancez dans le monde.

Vous désirez qu'il intéresse et qu'il amuse, suivant la devise de notre Société d'émulation de Liège, *Élire d'ici*, et vous vous adressez à moi! Quelle aberration! Vous qui me connaissez depuis tant d'années, vous ne pouvez ignorer que je suis à peu près aussi amusant qu'un jour de pluie au Riffel ou à Bellalp; mais je dois vous obéir, car vous êtes mon créancier, et depuis si longtemps, si longtemps, que vous l'avez probablement oublié. Quand vous êtes arrivé chez Mike, à Gand, je rédigeais mon mémoire universitaire sur la langue provençale. J'avais dû apprendre les langues du Midi; l'italien, l'espagnol et la langue d'oc; mais ayant négligé le flamand, je n'étais pas fort en allemand. Vous qui le parlez aussi bien que l'anglais, vous m'avez aidé à dépouiller les sources allemandes, vous m'avez même copié et traduit les passages qui m'étaient nécessaires, et vous n'avez que quinze ans! Depuis lors, je suis en dette à votre égard, et aujourd'hui, hélas! je ne puis m'acquitter en fumée monnaie.

Le 4 septembre 1877, l'université d'Upsala était son

quatre centième anniversaire. Elle avait adressé des invitations à toutes les universités, avec prière d'envoyer des délégués. La messe fut par notre université de Liège. Notre conseil académique décida qu'on répondrait à celui d'Upsala par un diplôme rédigé en latin comme l'invitation; qu'il serait calligraphié sur parchemin, avec initiales, lettres capitales, floritures et dorures, et qu'on se reculerait devant aucune dépense pour en faire un spécimen digne de l'art belge et des périodes académiques qu'avaient émanées les éminents linguistes de la faculté des lettres. M. de Casas, un véritable lettré ministériel, en fut chargé et il fit un chef-d'œuvre. La messe et le Journal de Liège en parlèrent; les journaux allemands, puis les feuilles suédoises reproduisirent la notice, et ainsi il advint que notre diplôme fut attendu à Upsala avec une impatience égale à son mérite.

Je rentre des fêtes du Rubens d'Anvers, le matin même de mon départ. J'y trouve le chef-d'œuvre. Mais, ô effort, il avait l'aspect d'un tuyau de poêle. On l'avait enroulé dans un cylindre très dégingant, et celui-ci avait été placé dans une énorme table en carton, qui ne pouvait pas entrer dans la malle à la main que je comptais prendre pour ne pas m'en séparer. Je suis résolu à le mettre dans un coffre, avec mes vêtements de cérémonie.

À Maastricht, première mésaventure. Dans cette gare était en vigueur un règlement plus vexatoire que tous ceux qu'on put inventer les autres administrations du chemin de fer. Quand on arrivait de Liège, on voyait en face de soi le train pour l'Allemagne du Nord, vers Venlo. Mais il était interdit d'y entrer. Il fallait sortir de la gare, faire cent pas le long de la voie, la traverser, puis remonter de l'autre côté jusqu'au train. Pas de commissaire. Je charge bravement mon coffre sur mon dos et je marche plus en dent, portant de l'autre main mon sac de nuit et mes papiers. La secrétaire de caisse ne peut se placer sous les haies. Le garde exige qu'elle soit mise aux bagages. J'expliquai mon cas en néerlandais; le garde est touché; l'inspecteur l'intérêt de la science et de la civilisation; le garde est vaincu, et je conserve mon précieux objet. A West, changement de train, un commissaire s'empare de la caisse, et la place déjà dans le train de Cologne, quand je la rattrape en frémissant et me promettant de ne plus m'en séparer. J'avais les pressentiments qui précèdent les grandes catastrophes. Mais hé, rebus abolis des gardes allemands. Le diplôme va aux bagages et je cours d'inquiétude, car je n'ai pas eu le temps de le faire inscrire. Cependant à Munster, je rentre en possession, mais l'omnibus ne venant à aucun prix à le recevoir sur ses communs de voyageurs. Le voilà sur l'imprévisible, et moi à côté du cocher, pour ne pas la perdre de vue. Bientôt la traversée de Danemark, les gardes compaissent à mon sort et ne le laissent. En Suède, pas la moindre difficulté. Je dis: diplôme pour Upsala, et chacun s'incline avec respect. Les employés sont d'ailleurs de parfaits gentlemen, d'une tenue, d'une élégance, d'une amabilité sans égale. Décidément les statistiques ont raison, la Suède est le pays le plus civilisé de l'Europe.

Les organisateurs des fêtes d'Upsala avaient eu une idée excellente, que je recommande à l'imitation générale en pareil cas. Tous les invités devant être hébergés à Upsala, on nous avait envoyé un papier rouge portant un grand numéro noir très visible, correspondant à un numéro attribué à la maison où chacun de nous devait descendre. De cette façon, pas d'erreur possible, même en milieu de l'embourgeoisement des bagages et des lavoirs. A Copenhague, je veux fixer mon papier sur ma caisse. Désespéré: je ne le retrouve pas dans le moment, tandis qu'après mon retour, un hasard le fait sortir de ma poche, où il s'était décroché à mes anxiieuses recherches. Pen imperte, me dis-je, je ne la quitterai pas. Mais, au départ de Stockholm, nous devons prendre place dans le train d'honneur, où nous sommes enchaînés comme des harceurs de Lofoten. Pas moyen de garder l'objet près de moi. Que faire? Je m'adresse à un commissaire. Il fait inscrire la caisse et me remet le bulletin. Je me crois sauvé. Le garde de ce train me donne le cachon. Je ne dirais plus. La surexcitation me rendit monologue. Je me figurais que la nuit on me volerait ce précieux parchemin. Je le mets dans mon lit; dans les traversées des deux Bels et de Sund je m'étais assis dessus. Enfin, nous approchons du but, bientôt je serai délivré. Ouf! quel soulagement!

Félicité le dire au gouverneur, le comte Hamilton. Il occupait le vieux château du moyen âge qu'aimait à habiter la reine Christine. « Je me chargeai de faire venir vos bagages, me dit le comte, donnez-moi votre bulletin. » Je lui explique quelle chose précieuse m'a été confiée, et que je tremble de la perdre. « Ne craignez rien, me dit-il, j'en aurai soin. » Cependant la soirée avance et les bagages n'arrivent pas.

Édmond des délégués des Universités belges. On ne chahutait pour parler au nom de tous à la grande cérémonie du lendemain.

Je rentre au château. Beau souper, avec nombre de

dames élégantes et de messieurs en cravate blanche. Je reste toujours en costume de voyage. Le gouverneur explique le retard des milles. Tout le monde me parle de magnifique diplôme que j'apporte. C'est un feu éblouissant sur la place. La comtesse, qui est la fille du grand historien de la Suède, Geyer, est la personne la plus charmante que l'on puisse rêver. Elle me voit souler, présumé; elle vient m'en demander le motif. « Rassurez-vous, me dit-elle, vos bagages seront ici demain matin. Il y en a d'autres encore en retard. » Elle chante avec sa fille des chants populaires suédois. Ils sont d'une poésie si pérorante, la musique est si impregnée du génie scandinave que je me sens transporté dans cette région héroïque et mythique des Sugas et des Eddas où j'ai longtemps vécu tandis que j'étalais les origines des Nibelungen.

Pour un moment j'oublie mes poignantes inquiétudes. Je suis logé dans une des vieilles tours du château. Je m'éveille de bonne heure, un beau soleil de septembre éclairait Upsala qui s'étale au pied des glaciers verdoyants du sombre manoir. Au loin, dans la brume bleue se dessine le tumulte de Gamla Upsala, la vieille cité d'Osinn. Que je juraiss de ce ravissant spectacle sans mes noir souci!

A sept heures le gouverneur arrive dans sa chambre. « Voyez, dit-il, si votre malle y est, voilà tout ce qui est arrivé. » Malheur! elle n'y est pas. « J'ai mis-même à la gare, lui dis-je. — Soit, mon domestique vous accompagnera et vous servira d'interprète. » Je cours, mon bulletin à la main. Le magasinier me montre tous les bagages restants. L'un de ceux-ci porte le numéro de mon bulletin, mais hélas! c'est un vieux carton tout détrempé, retenu par des cordes usées. Plus de doute, il y a eu erreur dans l'expédition. Le propriétaire de cet horrible colis est maintenant en possession de ma caisse, du magnifique diplôme, de ce spécimen de l'art belge et de notre latinisme universitaire, et de mes habits de cérémonie. Tout cela est en route pour le Cap Nord. C'est fini; tout est perdu. J'ai traité ma mission. Que dira le Conseil académique qui a délégué? La perte est irréparable. Si j'avais eu l'épée de Vatel, je m'en serais transporté à l'instant.

Je rentre au château en proie au plus sombre désespoir. « Eh bien, s'écrie le comte Hamilton, vous l'avez? — Oh! non pas, et je pars à l'instant pour le Spitzberg. — Ne craignez rien, me dit-il, j'enverrai un télégramme spécial à la police. D'abord en Suède rien ne se perd; que pensons-nous. En attendant, comme je dois revêtir mon uniforme, je vous prêterai mon costume de soirée. Remettez dans votre chambre le domestique vous l'apportera. »

A côté de moi se trouvait logé l'illustre naturaliste Sir Wylie Thompson qui venait avec le *Chalenger* de ses grandes explorations des mers profondes. Il nous avait raconté des merveilles des habitants de ces abîmes où ne pénètre plus aucun rayon de lumière et où s'exerce une pression d'un milliard d'atmosphères. Il nous avait dépeint ces poissons étonnants, les uns aveugles, d'autres portant à leurs flancs des lanternes électriques, d'autres avec deux yeux gros comme tout le corps, d'autres encore noirs comme de l'encre. Le lui avait dit: « Votre sonde ne peut-elle me ramener mon coffre? » Sir Wylie me dit: « Je tiens la solution, je conserve mon costume de soirée (le fait est qu'il finit charmant, habit et culotte de marquis en velours noir, cravate et jabot en dentelle retournant, jerrilliers et souliers à boudes d'argent) et je vous prête ma robe de professeur de l'Université d'Edimbourg. » Accepté. Il me l'apporte. Harreur! elle était en drap écarlate. Qu'auraient dit mes collègues, si mon docteur qui je devais prononcer le discours d'apparat n'eût pas eu l'apparence déguisée en président de la cour d'appel!

Je me résigne à mettre les vêtements du gouverneur. Malheureusement ils sont trop grands pour moi, j'ai l'air d'un ecclésiastique qui a endossé l'habit de son papa. Autre contrariété plus grave: au moment où je passe à l'incommensurable, pas moyen de le faire tenir; trop large de ceinture et pas de bretelles. Je descends en hâte chercher aide et assistance chez le gouverneur. Pour arriver dans sa chambre il fallait traverser le salon. J'y arrive seulement de la main le pantalon qui s'échappe. Les dames du château et les invités se trouvaient déjà réunis en grande toilette. Tableau. Jamais je ne me suis senti plus ridicule, mais la courtesse vient encore à mon aide. On rit de l'aventure. Le gouverneur me prête des bretelles, et me voilà enfin habillé de ces vêtements trop larges où je me peurs.

Je m'empare de fait et mon discours n'était pas préparé. Les chevaux des voitures piaffaient devant la porte. La comtesse me conduisit dans la salle de déjeuner.

C'était un spectacle à mettre en extase Brillat-Savarin et le baron Brisse. Sur une immense table, toutes les choses exquises que l'on peut imaginer, plus plantureux qu'un buffet à la cour! Saumon fumé et saumon frais, langues de rennes, homard de Norvège,

cépages des lacs, gelinottes plémiennes, grouses et coqs de bruyère, truelles, poulet et pâté d'anguilles et perdreaux, et des fruits, et des pâtisseries, et des confitures de toute espèce. Et tout autour, de petites tables où j'aurais pu m'asseoir pour déposer ces mets préparés d'une façon exquise comme j'ai pu m'en assurer le lendemain.

Mon parchemin perdu et mon discours que je tâche de mettre sur pied me composent l'appât. J'aurais une tasse de café en tête, mais il faut brûler et le ne s'échappe tout le palais. Elle ne manque à mon infortune. On pouvait bien être ce moment mon diplôme? A Christina ou à Tronchoim? La bonne comtesse était mon ange consolateur. Elle compatissait à mon affreuse position.

Enfin, nous partons. On se réunissait à l'université; on devait s'y former en procession pour se rendre à la cathédrale où avait lieu la cérémonie. Quand je fais mon apparition, mes collègues me regardent stupéfaits, puis partent d'un éclat de rire: « Vous avez donc dévalué le mont-de-piété? me dit l'un. — Non, il a mis l'habit de son frère aîné! me dit l'autre. — C'est pour encourager l'industrie de Versiers que vous avez autorisé tant de mètres de drap. » Ces plaisanteries me touchaient peu! Je ne pensais qu'à une chose: où pouvait être le parchemin? A Hamarfest? Peut-être en Finlande?

Nous arrivons dans la cathédrale. Cérémonie splendide et touchante. Une fête digne de la science à qui on veut faire honneur. Sur un trône, à gauche, le roi et le prince royal. Au premier rang, devant nous, le recteur, entouré de tout le corps professoral en grande pompe. Derrière eux, dans le chœur, toute la Suède officielle, tous les ministres, généraux, amiraux, magistrats, artistes, savants. Dans les rangs, des délégués de toutes les universités et académies de l'Europe; aux galeries, les dames de tout ce monde chahuté et décoré. On appelle successivement les délégations des différents pays. Quand vient le tour de la Belgique, et qu'il faut m'avancer vers le recteur, devant le roi, la cour et toute cette imposante assistance, le sentiment du ridicule achevé de ma tournée me saisit brusquement et j'ai un froid dans le dos. Jusque-là cela m'avait été indifférent; je ne pensais qu'à mon diplôme perdu, à la gloire artistique de la Belgique compromise, au latin cicéronien de mes collègues en route pour le pays des ours blancs; j'aurais voulu être au fond des abîmes sondés par Sir Wylie. Je n'aurais pu me faire remplacer parce que j'étais élu délégué officiellement; mais mes collègues m'entourèrent et je me décrochai dans leurs applaudissements. A la fin de mon discours, j'annonçai que les fameux parchemins étaient en retard et qu'il serait remis plus tard.

En effet, les télégrammes du gouverneur avaient averti. La caisse arriva dans la journée. Mais voilà l'épilogue. Le lendemain, nouvelle cérémonie à la cathédrale, aussi imposante que la veille. Mais cette fois j'aurais dû déjeuner dans mes beaux habits avec les cordons obliques et ma huse sous le bras. — « Bravo! me dit le gouverneur, vous voilà complet. Un costume fait pour relever l'honneur des tailleurs belges, au coin de quoi monter un magasin de quincaillerie, et un bout de cheminée de locomotive pour faire de la clientèle à Cockerill. » Les plaisanteries ne me firent pas perdre un coup de dent. J'avais le cœur léger et l'esoume ouvert. Je pus apprécier cette fois la perfection de la cuisine du châteaun, et elle est, en général, excellente en Suède.

Quand j'arrivai à l'université, mes collègues poussaient un cri de triomphe. Je fus assailli de félicitations. On avait remis le précieux parchemin? Je ne l'ai jamais su; mais il s'agissait de le remettre; opération peu facile. Quand nous entrâmes, toutes les autorités étaient en place. Le recteur seul, en avant du chœur, dans un grand fauteuil, regardant entre ses doigts le manuscrit de discours qu'il devait prononcer. Je m'avance vers lui et je lui dis que j'ai l'honneur de lui remettre l'adresse de l'université de Liège. Il s'incline, remercie, et considère épuisé l'immense tube vert que je laisse en ses mains. Il se rassied et le met sur ses genoux. Mais un moindre mouvement, le cylindre menaçait de rouler à terre. Il se décida à le peser sur ses jambes. Mais alors le tube vert lui monte jusqu'à son nez. Chacun, intrigué, demande à son voisin ce que peut être ce gigantesque rouleau. Le roi, qui avait suivi tout ce manège, commenta ses observations au prince royal, et tous deux sont pris d'un fou rire. Le rire menaçait de gagner toute l'assemblée. Les lites se secouèrent. Les dames se cachèrent dans leur mouchoir. Enfin, voyant le pauvre recteur si empêché de ce tube dont il ne sait que faire, un collègue s'avance vers lui et l'en délivre.

Ma mission était remplie; le parchemin était arrivé à destination et désormais déposé dans les archives d'Upsala. Il y représentait la qualification de notre science philologique, relevée par les merveilles de l'art calligraphique et décoratif.

DEUX DE LAVIÈRE.